

A woman in a floral dress is swinging happily on a swing set. The swing is suspended from a large, ancient tree with thick branches. The background shows a lush green landscape with a forest of tall trees and a small wooden building with a tiled roof. The scene is bright and sunny, suggesting a peaceful, idyllic setting.

DEBBIE
MACOMBER

Tous les jours de la vie

ROMAN

L'auteure préférée
des lectrices Charleston


CHARLESTON
POCHE

DEBBIE MACOMBER

TOUS LES JOURS DE LA VIE

Cassie, Karen et Nichole. Les trois sœurs Carter ont vécu une enfance modeste mais heureuse... jusqu'à la terrible décision qui a détruit tout l'équilibre familial. Alors qu'elle n'était encore qu'au lycée, Cassie est tombée follement amoureuse et a abandonné études et famille pour épouser l'homme qu'elle aimait. Un homme mauvais et manipulateur qui n'a pas tardé à faire de sa vie un enfer.

Malgré les années et l'échec cuisant de ce mariage, ses sœurs ne lui ont jamais pardonné d'avoir brisé le cœur de leurs parents. Cassie a dû se reconstruire loin d'elles, essayant tant bien que mal d'offrir une vie meilleure à sa fille.

Mais un jour, elle reçoit une lettre de Karen. Pleine d'espoir, Cassie se permet alors de croire à une réconciliation, peut-être même à un nouveau départ...

Un merveilleux roman sur la persévérance et la confiance, un voyage excitant à travers les défis et les joies de la vie.

**« Les fans de Debbie Macomber
ne seront pas déçus ! »**
Library Journal

Avec plus de 160 millions de livres vendus, traduits dans 23 langues, **Debbie Macomber** est l'une des romancières les plus populaires du monde. Elle a reçu de nombreux prix, dont le prestigieux RITA et le *RT Books Reviews Awards*. Elle est l'auteure de plusieurs romans aux éditions Charleston, dont *La Maison d'hôtes* et *La Mélodie de l'été*.

Texte intégral

ISBN : 978-2-36812-484-0



9 782368 124840

8,50 euros

Prix TTC France

Rayon :
littérature étrangère


CHARLESTON
POCHE

www.editionscharleston.fr

TOUS LES JOURS
DE LA VIE

Ce roman a été publié en grand format sous le titre *Bon retour à la maison* aux éditions Charleston.

Titre original : *Last One Home*

© 2015 by Debbie Macomber

Tous droits réservés

Traduction publiée en accord avec Ballantine Books, une marque de Random House, filiale de Penguin Random House LLC

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2019

10, place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon

75015 Paris – France

www.editionscharleston.fr

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Florence Bertrand

ISBN : 978-2-36812-484-0

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Editions.Charleston), sur Twitter (@LillyCharleston) et sur Instagram (@ Lilly Charleston) !

Debbie Macomber

TOUS LES JOURS
DE LA VIE

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Florence Bertrand*


CHARLESTON
POCHE

Cassie avait dix ans et adorait l'été. Le soir, après dîner, quand l'air commençait à fraîchir, ses sœurs et elle allaient jouer avec les autres enfants du quartier dans Larson Park, en bas de la rue. Elles adoraient les parties de cache-cache après le dîner. L'énorme noyer au centre du jardin leur servait de point de départ.

Ce soir-là, c'était Karen, sa sœur, qui s'y collait.

Elle avait douze ans elle savait toujours où se cacher.

Cassie réprima non sans mal un gloussement. Personne ne connaissait sa tanière secrète, au cœur d'un épais buisson dont les branches tombaient jusqu'au sol. La journée avait été torride, mais une brise légère faisait murmurer les feuilles. Lorsqu'elle fermait les yeux, Cassie entendait les arbres échanger leurs chants.

Elle était juste assez menue pour se ménager une petite place entre les branches. Là, à l'abri des regards, elle se tenait parfaitement immobile. Les grillons stridulaient en arrière-fond. Le parfum de l'herbe qu'on venait de couper lui chatouillait les narines et elle se retenait d'éternuer pour ne pas

tout gâcher. L'intérêt de sa cachette, c'était qu'elle pouvait observer Karen et la voir s'éloigner du noyer.

S'amuser avec ses sœurs et ses camarades était une conclusion parfaite à ce qui était sans doute la plus belle journée de sa vie. Plus tôt dans l'après-midi, un grand camion s'était garé devant leur maison. On venait livrer le piano dont Cassie rêvait depuis qu'elle avait commencé à suivre des cours, deux ans auparavant.

Elle adorait s'asseoir au piano ; elle était fascinée par le son des touches. Mrs. Schneider affirmait qu'elle avait l'oreille musicale. Cassie ne savait pas au juste ce que cela voulait dire, mais devinait que c'était sans doute lié au fait qu'elle parvenait à retrouver seule les notes d'une chanson entendue à la radio et à la jouer sans partition.

Malheureusement, elle ne pouvait s'exercer que sur le vieux piano droit du gymnase de l'école, et celui-ci n'était disponible qu'après la classe. Mrs. Schneider, certaine que Cassie excellerait si elle avait son propre instrument, avait encouragé ses parents à en acheter un. Sa mère, non sans tristesse, lui avait expliqué que la famille n'avait pas les moyens d'engager une telle dépense.

Son père, cependant, en avait décidé autrement. Ils trouveraient le moyen de payer, avait-il affirmé. Et il y était parvenu. Il avait déniché une offre de location-achat, et avait promis de puiser les vingt-cinq dollars par mois dans leur budget pourtant déjà serré.

Lorsque les livreurs avaient fait entrer le piano dans la maison, Cassie avait eu toutes les peines du monde à contenir sa joie. Elle en avait joué jusqu'à

l'heure du dîner, quand sa mère l'avait obligée à s'interrompre car c'était son tour de mettre le couvert.

Il lui avait été difficile de s'arracher à son piano ce soir-là, mais il faisait chaud dans la maison, et l'air frais dehors était tentant. Les parents de Cassie étaient assis sous le kiosque que son père avait construit, et tout en sirotant un café, gardaient un œil sur le jardin public.

Les enfants étaient autorisés à s'attarder jusqu'à la tombée de la nuit. Puis les lumières des vérandas s'allumaient ; c'était l'heure de rentrer.

Cassie se tassa sur elle-même, certaine qu'elle allait éternuer. Un coup de tonnerre assourdissant ébranla le ciel. Les éclairs de chaleur n'étaient pas rares à cette époque de l'année.

— Pouce, cria Karen.

À travers le feuillage, Cassie vit plusieurs de ses amis se ruer vers le noyer. Jugeant que la voie était libre, elle quitta sa cachette et se mit à courir. Karen la repéra aussitôt et s'élança à sa poursuite avec tant de détermination que Cassie faillit trébucher. Arriverait-elle à l'arbre à temps ?

Elle zigzagua sur la pelouse, tournant et se tortillant pour échapper au bras tendu de sa sœur. Hors d'haleine, elle vit la benjamine de la famille, Nichole, surgir de derrière un banc et courir elle aussi vers le noyer. Cassie tenta d'accélérer pour l'atteindre la première.

Karen fut trop rapide. Au moment où Cassie allait se jeter en avant pour toucher le tronc, une main s'abattit sur son épaule. Elle avait été attrapée.

Les trois sœurs se laissèrent tomber dans l'herbe en riant. À bout de souffle, elles se tenaient le ventre, les yeux levés vers le ciel qui s'assombrissait. Dans la rue, les vérandas s'allumaient une à une. Bientôt leurs camarades s'éloignèrent dans le crépuscule, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que Karen, Nichole et Cassie sous le gros noyer.

Cassie baignait dans l'éclat de cette journée parfaite, le cœur gonflé de bonheur. Avec un grand sourire, elle étendit les bras de chaque côté pour toucher ses sœurs et partager sa joie avec elles.

Sous le kiosque, leur père se mit debout et les appela. Les trois filles se relevèrent d'un bond.

— La dernière à rentrer à la maison est le chat !
cria Karen.

Karen et Nichole détalèrent, Cassie sur les talons.

La femme incroyablement maigre assise à côté de Cassie au tribunal du comté de King, à Seattle, tremblait comme une feuille de chêne en plein orage. Quand le juge fit son entrée dans la salle et qu'on les pria de se lever, ce fut tout juste si Maureen en fut capable. Cassie enroula un bras autour de sa taille pour la soutenir et sentit ses côtes. Maureen n'avait que la peau sur les os. Cassie avait déjà été aussi maigre. Comme Maureen, elle avait été vaincue, meurtrie, émotionnellement brisée.

— Vous êtes très courageuse, chuchota Cassie.

Elle ne comprenait que trop bien le courage qu'il avait fallu à Maureen pour témoigner contre son mari. Elle aussi s'était retrouvée dans un tribunal comme celui-là, en Floride mais, contrairement à Maureen, elle y était seule. Duke, son mari, l'avait foudroyée du regard lorsqu'elle s'était approchée de la barre à pas lents. Ses yeux étaient sombres,

pleins de haine. Des yeux qui promettaient de la tuer s'il en avait l'occasion.

Il avait bien failli le faire.

Ils étaient mariés depuis quelques mois à peine quand Duke l'avait frappée pour la première fois. Il avait bu quelques bières avec des amis et, à son retour, avait découvert que le dîner n'était pas prêt. Il avait montré son mécontentement en giflant Cassie. Elle avait été atterrée. Son père n'avait jamais levé une main sur sa mère, ni sur ses sœurs ou sur elle. Horrifiée, elle n'avait su que penser.

Cette gifle avait été suivie de beaucoup d'autres. Après, il était désolé. Il se sentait affreusement coupable, disait qu'il l'aimait plus que tout au monde. Il se couvrait le visage et pleurait, la suppliant de le pardonner. Paradoxalement, c'était elle, la victime, qui justifiait le geste de son mari et le réconfortait. C'était choquant, vraiment, quand elle y pensait. Duke la battait et c'était elle qui s'excusait.

Au fil des années, les gifles étaient devenues des coups, et les coups des raclées. La dernière fois qu'il l'avait brutalisée, elle avait vu dans ses yeux le même regard que celui qu'il lui avait lancé dans la salle de tribunal.

Le regard qui lui disait que ses jours étaient comptés. Qu'elle allait payer.

Cette ultime fois, alors que les poings de Duke s'abattaient sur elle, Cassie avait été terrifiée par la haine froide qu'elle lisait dans les yeux de son mari. Duke ne s'arrêterait pas avant de l'avoir tuée. C'était aussi clair que si ç'avait été écrit sur un panneau publicitaire. En une fraction de seconde, Cassie

avait su avec certitude qu'elle allait mourir. L'espace d'un instant, elle avait perdu connaissance, et quand elle avait repris ses esprits, elle avait entendu Duke fouiller dans les tiroirs de cuisine. Elle avait compris qu'il cherchait un couteau.

Poussée par l'adrénaline, paralysée par la terreur, elle avait réussi à se faufiler dans la chambre de sa fille et avait bloqué la porte en calant une chaise sous la poignée. Puis elle avait pris Amiee par la main et avait fui par la fenêtre.

Elle n'avait pas de sac à main, pas d'argent ni de papiers d'identité. Elle n'avait pas non plus d'amis, rien. Elle n'avait que sa fille et les vêtements qu'elle portait.

Cassie n'avait besoin de rien d'autre. Sa fille était l'unique bien résultant de son mariage. Un foyer d'accueil pour femmes maltraitées lui avait fourni un toit et de l'aide. Duke avait été arrêté et condamné à six mois de prison.

Cassie avait profité de ces six mois pour se reconstruire. Et pour essayer de retrouver l'existence heureuse qu'elle avait menée auparavant. En fin de compte, le plus dur n'avait pas été de quitter Duke mais de ne pas avoir sa famille près d'elle pour la soutenir. Elle était seule, sans ses parents, sans ses sœurs. Il avait fallu qu'elle se débrouille, et elle y était parvenue.

— Et si le juge ne me croit pas ? murmura Maureen, d'une voix si émue que ses mots étaient à peine compréhensibles.

— Il a le rapport de police, assura Cassie.

— Je... je ne sais pas si je peux faire ça.

Maureen se remit à trembler.

— Lonny n'a pas l'intention de me faire mal... il ne peut pas s'en empêcher. Il est coléreux, vous voyez, et il s'emporte. Il ne sait pas ce qu'il fait. Il ne peut pas s'en empêcher.

— Maureen, nous en avons déjà parlé. Ce n'est pas votre faute si votre mari vous frappe. Vous n'avez rien fait de mal.

Cassie connaissait ce raisonnement : si seulement elle avait été une meilleure épouse, une meilleure ménagère, une meilleure mère, alors Duke n'aurait pas été fâché. C'étaient ses défauts à elle qui provoquaient la violence. Plus tard, à force de thérapie et de patience, elle avait fini par accepter qu'elle n'était pas responsable. Qu'elle n'avait rien fait pour mériter les coups que Duke lui donnait.

— Mais...

— J'ai été mariée à un homme qui me brutalisait, lui rappela Cassie. Moi aussi, je croyais que c'était ma faute. Que si j'avais mis de la mayonnaise à la place de la moutarde dans son sandwich, il ne m'aurait pas frappée. Que j'aurais dû m'en souvenir. Comment ai-je pu être aussi stupide ? Maureen, réfléchissez-y. Donneriez-vous un coup de poing dans le visage de votre fille si elle avait fait quelque chose de ce genre ?

— Non, jamais... jamais je ne frapperais un de mes enfants.

— Je ne méritais pas davantage d'être frappée, et vous non plus.

Maureen leva vers elle de grands yeux absents. Il y avait eu une époque où Cassie avait eu le même regard vide, sans espoir.

— Je serai avec vous, promit-elle. Je ne vais pas vous laisser seule. Quand ce sera fini, je vous raccompagnerai au foyer.

Maureen se tordit les mains si fort que ses doigts en devinrent blancs.

— Je peux le faire.

— Oui, assura Cassie en la serrant doucement contre elle. Pensez à vos enfants.

Maureen ferma brièvement les yeux et hocha la tête.

— S'il y a une justice, Lonny ira en prison, ajouta Cassie.

— Mais que ferai-je alors ?

— Au foyer, on vous aidera à trouver un travail et un logement.

Cassie avait déjà eu cette conversation à plusieurs reprises avec Maureen, mais la malheureuse avait besoin de l'entendre de nouveau.

— Les papiers...

— Je vous aiderai à remplir les formulaires, Maureen.

Cassie comprenait les craintes de cette femme. Des démarches si faciles pour autrui, comme obtenir un permis de conduire ou remplir un formulaire de candidature pour un emploi lui paraissaient insurmontables. Duke n'avait pas autorisé Cassie à conduire. C'était une manière de la contrôler. Si elle avait une voiture, elle risquait de le quitter. Lorsqu'ils s'étaient mariés, elle avait le permis, mais il avait expiré et, d'ailleurs, il avait été émis par un État différent de celui où ils résidaient. Très rapidement, Duke l'avait emmenée en Floride, sous prétexte qu'il trouverait un meilleur emploi là-bas.

L'emploi ne s'était jamais matérialisé, mais il avait réussi à éloigner Maureen de ses amis et de sa famille, à la séparer de tout ce qui lui était familier.

Qui n'a pas subi de violences conjugales ne peut pas comprendre qu'une victime hésite à témoigner, à mettre l'agresseur derrière les barreaux. Il faut être passé par là pour mesurer tout le courage, toute la volonté, toute la ténacité nécessaires pour se tenir face au jury et admettre ce qu'on a enduré.

Quand Maureen fut appelée à la barre, Cassie retint son souffle. Elle se percha sur le bord de son siège en bois tandis que la jeune mère se levait à regret.

— Ne regardez pas Lonny, conseilla Cassie en lui pressant doucement la main. Si vous avez besoin de regarder quelqu'un, concentrez-vous plutôt sur moi.

Maureen, blanche comme un linge, hocha imperceptiblement la tête. Le temps qu'elle aille du fond de la salle jusqu'à la barre lui parut une éternité. Heureusement, elle suivit le conseil de Cassie et garda les yeux baissés.

Par deux fois, le juge dut lui demander de parler plus fort pour se faire entendre.

Enfin, retrouvant sa détermination, elle redressa les épaules, planta son regard dans celui du juge et dit clairement :

— Je vous en prie, ne le laissez pas continuer à me maltraiter.

Sur quoi, elle s'apprêta à regagner sa place. Cassie avait envie de l'applaudir.

Lonny bondit sur ses pieds et s'élança vers elle. Maureen lâcha un cri, deux agents se ruèrent en

avant et retinrent son mari qui proférait des menaces et des obscénités.

Le marteau du juge s'abattit à plusieurs reprises sur la table, les coups résonnaient comme des détonations brèves et discordantes.

— Silence ! ordonna-t-il. Silence dans la cour !

Maureen prit la fuite et rejoignit Cassie qui l'attendait. Aussitôt, celle-ci passa un bras autour de ses épaules et l'entraîna au-dehors. Sa présence n'était plus requise. Cassie se dit que l'accès de rage de Lenny ne lui avait pas attiré les faveurs du juge. Le procureur la rappellerait plus tard dans la journée, après s'être entretenu avec Maureen. Le dossier était solide, et il y avait fort à parier que Lonny allait écopier d'une peine de prison.

Cassie était le mentor de Maureen. Une de ses tâches consistait à l'emmener au tribunal et à la ramener au foyer où elle était hébergée avec ses deux enfants. Elle aida la malheureuse encore chancelante à traverser le parking.

Pour le moment, Cassie était bénévole. Elle avait suivi une formation, et elle espérait qu'un jour viendrait où elle aurait pourrait reprendre ses études et obtenir une licence en action sociale et en droit criminel, mais ce n'était encore qu'un rêve.

Maureen resta silencieuse jusqu'à ce qu'elles soient dans la voiture. Une fois attachée, elle poussa un soupir saccadé, comme si elle recommençait seulement à respirer.

— Vous avez réussi, la félicita Cassie.

— Oui. Le pire est derrière moi.

Cassie n'eut pas le cœur de la détromper. Quand on avait été écrasé des années durant, la plus

simple des décisions vous paralysait. Maureen et ses enfants allaient avoir besoin d'aide psychologique et d'encouragements. Heureusement, Maureen appartenait déjà à un groupe de soutien. Cassie y était allée avec elle deux fois pour l'épauler et la guider. Maureen avait écouté sans rien dire, mais elle avait hoché la tête à plusieurs reprises. Lacey Wilson, qui animait le groupe, dirigeait habilement la conversation. Les femmes présentes étaient à divers stades du processus de guérison.

Cassie raccompagna Maureen jusqu'à l'entrée du foyer. En jetant un coup d'œil sur sa montre, elle s'aperçut qu'elle était déjà en retard pour son travail, mais sa protégée semblait réticente à la laisser partir.

— Je vous verrai ce soir ?

Cassie savait que Maureen avait besoin d'elle, mais aussi qu'elle ne lui rendrait pas service si elle lui permettait de devenir trop dépendante d'elle. Malgré tout, debout dans l'embrasement de la porte, Maureen l'implorait du regard.

— Oui, je reviendrai plus tard.

— C'est promis ?

Ses grands yeux étaient incertains, effrayés, elle avait peur de l'inconnu, peur de l'avenir. Cassie était passée par là. Quitter Duke avait exigé courage et détermination, mais la suite aussi.

— C'est promis ? répéta Maureen.

— Oui, mais là, il faut que j'y aille.

Afin de subvenir à ses besoins et à ceux d'Amiee, Cassie travaillait comme coiffeuse dans un salon du quartier pittoresque de Kent, au sud de Seattle. Elle avait été hébergée au foyer pendant sa formation et,

en échange, elle y avait fait le ménage et la cuisine. Après son divorce, il lui avait fallu cinq ans pour se sortir du trou noir qu'était devenue sa vie lorsqu'elle était mariée à Duke. Par chance, elle n'avait jamais revu ce dernier, jamais entendu parler de lui depuis le jour où elle avait témoigné contre lui dans un tribunal en Floride.

Quand elle arriva au salon Goldie Locks, tous les sièges étaient occupés à l'exception du sien. Coiffeuse free-lance, elle louait sa place à Teresa Sanchez, la propriétaire. Cela signifiait qu'elle payait ses fournitures, fixait son emploi du temps, cherchait à développer sa clientèle et, le plus difficile, mettait une somme de côté chaque trimestre pour s'acquitter de la taxe professionnelle et des impôts fédéraux.

— Mrs. Belcher est ici, l'informa Rosie, à l'accueil, alors que Cassie tendait la main vers son tablier.

Elle attrapa une banane dans la coupe de fruits posée au centre de la table. Cela ferait office de déjeuner. L'audience avait duré plus longtemps que prévu. .

— Une lettre est arrivée pour toi, ajouta Rosie.

— Ici ? Ah bon ?

— L'adresse est rédigée à la main, et elle a été postée à Spokane. Tu connais quelqu'un à Spokane ?

Cassie se figea. La seule personne susceptible de lui écrire de là-bas était sa sœur aînée, Karen. Lorsque Cassie s'était installée à Kent, elle l'avait aussitôt contactée en lui expliquant que son adresse était temporaire. Que si Karen désirait la joindre ou avait besoin de le faire, le meilleur moyen serait d'écrire au salon où elle était employée. Jusqu'à ce jour-là, Karen ne s'était pas manifestée.

En dépit des efforts qu'elle avait accomplis pour renouer avec sa famille, Cassie avait avec ses deux sœurs une relation des plus ténue. Les siens ne lui avaient jamais pardonné de s'être enfuie avec Duke et de ne pas avoir cherché à les joindre par la suite. S'ils avaient su...

— Elle est à l'arrière. Tu veux que j'aille la chercher ? demanda Rosie.

— Pas maintenant, merci.

C'était curieux comme cette nouvelle l'avait secouée. La bouchée de banane semblait s'être coincée dans sa gorge et elle dut faire un effort pour l'avaler.

Cassie ne pouvait imaginer ce que sa sœur avait à lui dire. À la réflexion, si. Karen s'était toujours conduite comme il fallait. Après le lycée, elle avait fait des études supérieures, s'était mariée, et avait deux enfants parfaits. Elle était restée à Spokane et avait aidé ses parents. Leur père était mort subitement d'une rupture d'anévrisme quelques semaines seulement après que Cassie eut échappé à Duke. À l'époque, elle n'avait pas un sou et il lui était impossible de rentrer à la maison pour l'enterrement. Sa famille savait qu'elle avait quitté Duke et qu'elle était toujours en Floride, mais personne n'avait offert de lui payer le voyage. Sa mère et ses sœurs étaient sous le choc et Cassie avait trop d'amour-propre pour expliquer sa situation. Elle était donc restée en Floride et avait pleuré seule le père qu'elle adorait et à qui elle n'avait pas parlé depuis près de huit ans.

Cassie avait toujours été très proche de lui. Des trois filles, elle était sa préférée. Il avait été fier de ses

succès, de ses bonnes notes, de la bourse d'études de quatre ans qu'on lui avait accordée à la fin du lycée. Et puis, elle avait tout gâché pour Duke. Son père n'avait jamais accepté qu'elle ait renoncé à cette bourse pour l'épouser. Ses sœurs non plus.

La voix de Rosie s'immisça à travers ses pensées.

— Cassie ? Mrs. Belcher t'attend.

— Oui... pardon.

— Tu avais l'air ailleurs.

— Je l'étais, admit-elle, se forçant à sourire.

Abandonnant sa banane presque intacte, elle alla saluer sa cliente qui patientait en lisant le dernier numéro de *People*.

— Je ne reconnais plus personne, commenta celle-ci en levant les yeux. Qui sont donc ces célébrités ?

Elle secoua la tête et mit la revue de côté.

Cassie conduisit Mrs. Belcher à son siège et lui fit enfiler une cape de protection en plastique, dont elle noua les liens sur la nuque.

— J'espère ne pas vous avoir fait attendre trop longtemps, s'excusa-t-elle.

— Pas du tout, assura celle-ci. Je suis contente d'avoir pu avoir un rendez-vous. Vous êtes toujours tellement prise, Cassie, mon petit, et regardez la longueur de mes cheveux. J'ai hâte qu'ils soient coupés. Je ne peux plus rien en faire. Mon mari m'a dit ce matin qu'on dirait du poil de chien, et il a raison.

Cassie rencontra son regard dans la glace et sourit.

— Je vais remédier à ça tout de suite. Allons vous faire un shampoing.

Il était cinq heures quand Cassie put récupérer la lettre de sa sœur. Elle fixa l'enveloppe un long moment avant de trouver le courage de l'ouvrir.

Elle ne contenait qu'une seule feuille. Rosie l'observa pendant qu'elle la lisait. Ce fut vite fait.

— Eh bien ?

La réceptionniste était la cousine de la propriétaire du salon, et les questions indiscrètes ne lui faisaient pas peur.

— C'est la première fois que Karen me contacte depuis mon divorce, avoua Cassie, sans détacher son regard de la lettre.

— Penses-tu qu'elle veuille se réconcilier avec toi ? demanda Rosie, baissant les yeux vers la feuille comme si elle espérait pouvoir en lire quelques lignes.

— Je ne sais pas.

Cassie ne voulait pas avoir trop d'espoir.

Les yeux sombres, expressifs, de Rosie, s'écarquillèrent de surprise.

— Tu es fâchée contre elle ?

— Je n'ai jamais été fâchée.

Lorsque Cassie avait quitté le foyer, sa première pensée avait été de rentrer à la maison. Elle avait contacté sa famille, en demandant de l'argent. Minée par le chagrin, encore sous le coup du décès soudain de son mari, Sandra Judson, la mère de Cassie, avait demandé à Karen et à Nichole de répondre à sa requête.

D'après Karen, qui s'était exprimée en son nom et en celui de Nichole, ni l'une ni l'autre n'étaient en mesure de l'aider financièrement. Le mari de Karen avait traversé une période de chômage et

ils arrivaient tout juste à joindre les deux bouts. Nichole venait de se marier et n'avait pas les moyens de prêter de l'argent à qui que ce soit. De leur point de vue, Cassie s'était mise dans ce pétrin toute seule et c'était à elle de s'en sortir.

Quant à leur mère, elle était complètement submergée par les démarches auprès de la compagnie d'assurance et des avocats. La mort prématurée de leur père l'avait laissée, elle aussi, dans une situation précaire.

Lorsque Cassie avait défié sa famille et épousé Duke, son père, furieux et bouleversé, lui avait prédit qu'un jour, elle reviendrait à genoux à la maison. Cassie se disait qu'il avait vu juste – elle était responsable de ses propres ennuis. C'était donc à elle de se débrouiller pour en venir à bout. Sans l'aide de sa famille, elle avait lutté des années durant, en faisant de petits boulots, en vivant dans des logements sociaux, en achetant ses provisions grâce aux coupons distribués par l'État aux nécessiteux, et en fin de compte, elle avait obtenu son diplôme en cosmétique. C'était seulement alors, après avoir travaillé un an en Floride, qu'elle avait eu les moyens de revenir sur la côte ouest. Pour des raisons de sécurité, elle avait choisi de s'installer dans la région de Seattle. Si Duke s'avisait un jour de la chercher, il irait à Spokane, et non dans les quartiers sud de Seattle.

Cassie avait beau faire bonne figure, l'abandon des siens l'avait profondément blessée. Au cours des années passées avec Duke, elle s'était cramponnée à l'espoir que, si elle trouvait le courage de partir, elle pourrait compter sur eux. Ce n'avait été

qu'une illusion. Elle avait été idiote et, aux yeux de sa famille, son geste était apparemment impardonnable. Depuis deux ans qu'elle vivait dans l'État de Washington, c'était la première fois qu'une de ses sœurs cherchait à la joindre.

La lettre semblait lui brûler les doigts. Cassie avait longtemps attendu cet instant. Elle avait dix-huit ans et elle était enceinte lorsqu'elle s'était enfuie avec Duke. À présent, à trente et un ans, elle était plus mûre que les gens de son âge.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



Tous les jours de la vie
Debbie Macomber



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à notre newsletter et recevez des **bonus**, **invitations** et
autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON